

**Pellegrin :
sages-
femmes
en colère** P. 4

**Cap sur
l'espace** P. 10

PIRE QUE ÇA !
C'EST
LA RÉALITÉ !!

**BD : un chantier
perpétuel**

P. 7

IL a finalement surgi, ce matin, à Bordeaux. Les-
sivé, éreinté, la gueule de bois. Car il en a fait
du chemin. Il en a sillonné des rues, dans cette ville
captivante qui, depuis 60 ans, lui sert de cour de
récréation. Il y a deux semaines, à peine sorti d'une
torpeur de plusieurs mois, il s'est réveillé en sursaut.
Avec, pour seul horizon, tout un monde à décoder.
Stupeur. Il lui a fallu un peu de temps pour sortir du
flou contre lequel il se cognait.

Et puis, dans la dernière ligne droite, il a retenu son
souffle. Les éléments autour de lui ont commencé
à s'imbriquer. Des mots et des images se sont as-
semblés, comme autant de pièces d'un gigantes-

que puzzle. Plus de temps à perdre ! Un aller-retour
express pour Angoulême, un billet pour l'Espace et
quelques clichés d'arbres déracinés... Il a écrasé
l'accélérateur de son bolide futuriste.

C'est un petit exploit qui se renouvelle chaque an-
née, à peu près à la même époque. Il débarque, sans
crier gare, porté à bout de bras par une fine équipe
d'apprentis-reporters. Certains disent qu'il est un peu
brouillon. Qu'il n'est pas très esthétique. Qu'il est un
peu immature... Et alors ? C'est plutôt la moindre
des choses quand on s'appelle *Imprimatur*.

Gabriel Pereira



Imprimatur
Journal-école de l'Institut de journalisme Bordeaux Aquitaine
Fondateur : Robert Escarpit. Directrice de publication : Maria Santos-Sainz
Rédacteur en chef : Gabriel Pereira.
IJB • 1, rue Jacques Ellul • 33080 Bordeaux cedex • 05 57 12 20 20 • journalisme@ijba.u-bordeaux3.fr
ISSN 0397-068X
Imprimerie : La Nef Chastrusse, Bordeaux

La colère des enseignants chercheurs

Les profs de l'université Bordeaux 4 étaient en grève lundi 26 janvier. Ils protestent contre la réforme de leur statut.

« Lorsqu'on enlève de l'argent à la SNCF pour faire des économies, les trains marchent moins bien. C'est pareil pour l'université ». François Combar-nous, maître de conférences en économie du dé-
veloppement à Bordeaux 4, n'ira pas faire cours ce
lundi. Il tient à garder sa double casquette d'ensei-
gnant chercheur, mise à mal par une réforme dont
les décrets d'application sont déjà en cours. Le
président de l'université pourra dorénavant gérer
le personnel universitaire en fonction des besoins
de l'établissement. Il répartira les heures consa-
crées à l'enseignement et celles réservées à la re-
cherche. Autant dire qu'il fixera l'emploi du temps
des enseignants chercheurs, tout en distribuant
à sa guise primes et promotions. « C'est la porte
ouverte à toutes les injustices et au clientélisme
au sein de l'université », regrette le professeur.
Une façon de diviser pour mieux régner ? C'est
en tout cas l'avis d'une partie des enseignants de
Bordeaux 4, qui ont décidé de retenir les notes du
premier semestre et ont annulé leurs cours.

La différence entre un bon et un mauvais chercheur

Autre nouveauté, la création d'une Agence d'éva-
luation de la Recherche et de l'Enseignement su-

périeur (AERES). Elle juge la qualité des recherches
de ces enseignants pour le compte du ministère.
Parmi ces critères : le nombre d'articles publiés
par les chercheurs dans les revues spécialisées,
et implicitement, le choix des revues elles-mêmes.
Certaines ne sont pas considérées comme
"officielles" par l'Agence qui se charge d'identifier
les bons et les mauvais élèves parmi les profes-
seurs. Si le ministère présente l'AERES comme
une simple agence d'évaluation, les professeurs
dénoncent son influence directe sur leur travail.
François Combar-nous s'inquiète : « D'emblée, on
a l'impression d'être jugés incompétents car ils
trouvent le besoin de nous évaluer, surtout avec
ces critères scandaleux ». Pour lui et ses collègues
grévistés, cette réforme s'inscrit dans une démar-
che générale qui vise à affaiblir le service public
en affirmant qu'il ne fonctionne pas bien. Reste que
cette grève a été suivie par 70 grévistes sur 220
titulaires. Un record absolu dans cette profession
peu protestataire, qui a tenu à se démarquer du
mouvement national du 29 janvier. L'enseignant
est formel : « Nous continuerons jusqu'en juin si
rien ne bouge ».

Adèle Salmon



François Combar-nous enseigne depuis 1998 à l'université Bordeaux 4. Photo F. C.

Après-tempête : les artisans s'organisent

Des initiatives sont mises en place pour les artisans touchés par la tempête en Gironde

« D'habitude, on fait face, mais là notre boulan-
gerie ne peut plus fonctionner », confie Marie-Ge-
neviève Segurel, gérante de la boulangerie "Les
desserts gourmands" au Bouscat. La tempête du
week-end dernier a endommagé la distribution

électrique de sa boulangerie. Elle ne peut plus
cuire son pain, ses cinq salariés n'ont plus de
travail pour le moment et elle n'a pas pu faire les
marchés samedi et dimanche. Ce qui implique des
pertes financières importantes. Désespérée, elle

des artisans de toute la Gironde et recense leurs
problèmes afin de pouvoir les aider à les résoudre.
L'Assemblée permanente de la Chambre des
métiers (APCM) a rapidement débloqué un fonds
d'indemnisation. Cette initiative devrait tout juste
être suffisante pour aider ceux qui ont dû suspen-
dre leur activité. Mme Ospital note que depuis la
tempête de 1999 des réflexes ont été acquis : la
cellule de crise a été mise en place rapidement
et des entreprises de la France entière l'appellent
pour proposer leur aide. Ce sont ces initiatives
personnelles qui surprennent le plus.



Le vent a soufflé jusqu'à 161 km/h dans la nuit de vendredi à samedi. Photo A. S.

s'est tournée vers la
Chambre des métiers
et de l'artisanat qui
a mis en place une
cellule de crise pour
venir en aide aux ar-
tisans depuis samedi.
« Les appels ne sont
pas très nombreux
pour le moment »,
explique Myriam Os-
pital, responsable de
la cellule. Selon Mme
Ospital, les appels
iront crescendo du-
rant les quinze pro-
chains jours, au fur
et à mesure du réta-
blissement du réseau
électrique.

La cellule de crise re-
cueille les coups de fil

L'important, pour le moment, est de mettre en
place une synergie entre les différentes organi-
sations afin de coordonner la gestion des aides
de façon prioritaire. Une réunion avait lieu lundi
après-midi à la préfecture de Gironde entre les
différents acteurs.
La boulangerie de Marie-Geneviève reste fermée
pour le moment et pour elle « même EDF n'a pas
de solution ».

Claire Burckel

Cellule de crise de la Chambre des métiers et de
l'artisanat. Tél. : 05 56 99 91 23 et 05 56 99 91 36.

Les sages-femmes sur le pied de guerre

Le personnel de la maternité de l'hôpital Pellegrin est en grève depuis début janvier. Il souhaitait profiter de la venue de Roselyne Bachelot pour faire entendre ses revendications.

Elles attendaient beaucoup de cette rencontre. A l'occasion de la venue de Roselyne Bachelot, le personnel de la maternité de Pellegrin avait demandé une audience à la ministre. Finalement, c'est son directeur de cabinet qui a reçu l'intersyndicale. « On nous a écoutés, mais, bien sûr, on n'a pas eu de réponse », confie Annie Carraretto, sage-femme urgentiste, et déléguée CGT. Depuis le 5 janvier, l'intersyndicale CGT-CFDT-UNSA, ne cesse de déposer des préavis de grève reconductibles. Elle réclame plus de moyens et surtout des créations de postes pour soulager le personnel débordé. « Le week-end dernier a encore été très difficile. On avait trois sages-femmes pour près de vingt accouchements. » Pellegrin est régulièrement en sous effectif. Les sages-femmes sont souvent rappelées à la dernière minute. « On travaille dans de très mauvaises conditions, confie l'une d'elles, c'est même dangereux pour la sécurité des patientes et des bébés. »

Des efforts insuffisants

Depuis le début de la mobilisation, plusieurs revendications ont été entendues par la direction.



Quelques manifestants ont interpellé Roselyne Bachelot lors de sa visite au CHU. Photo A. B.

Une assistante sociale viendra aider les deux déjà présentes. Une quatrième secrétaire médicale et deux brancardiers de nuit ont également été recrutés. « La maternité de Pellegrin a bénéficié de 42 millions d'euros d'investissements, ce qui est considérable », a rappelé la ministre de la Santé lors de sa venue.

Mais les syndicats réclament toujours l'embauche de six sages-femmes et six auxiliaires puéricultrices. Pour désengorger le service, la direction propose également de fermer une des deux unités de soins pathologiques le week-end, et de redéployer

les postes. Une solution inacceptable pour les syndicats. « Cela implique de renvoyer les patientes chez elles le vendredi soir. C'est problématique, d'autant plus que ce sont celles qui ont le plus besoin de soins. »

Jeudi, le personnel de la maternité devrait être fortement engagé dans la mobilisation nationale. Vendredi, une assemblée générale décidera de poursuivre ou non le mouvement.

Aline Brillu et Julie Delvallée

Elle est venue, on l'a vue



Roselyne Bachelot maîtrise sa communication. Photo J. D.

« On se la refait peut-être ? » Roselyne Bachelot, est visiblement très à l'aise avec les médias. La caméra est braquée sur elle. Une sonnerie interrompt son discours. Il faut refaire la prise. La ministre de la Santé était en visite mardi matin au Samu de Bordeaux pour inaugurer un nouveau service d'information santé sur Internet. Un passage éclair bien orchestré : sourire rose bonbon et brushing impeccable. Tempête oblige, elle prend

soin de passer saluer les urgentistes. Elle ressort à peine cinq minutes plus tard. Deuxième étape de la visite : le Centre 15. En bonne élève, Madame la Ministre multiplie les politesses envers le personnel du Samu. Toujours soucieuse de la caméra, elle propose tout naturellement à la standardiste : « Bah... faites semblant si l'appel ne vient pas ! ».

A. B. et J. D.

Evaluation des hôpitaux : le Sud-Ouest bien classé

Les hôpitaux français ont été classés par l'Express, à partir d'un rapport publié par le ministère de la Santé. Objectif de cette enquête sur la prévention des infections nosocomiales : classer les établissements les plus sûrs.

Afin d'établir la liste finale, les moyens des centres hospitaliers pour lutter contre ces infections étaient évalués, tout comme le lavage des mains du personnel ou encore le suivi des patients après une opération.

Résultat : « la situation des hôpitaux dans la région s'est nettement améliorée », résume Catherine Dumartin, du Centre de coordination de la lutte contre les infections nosocomiales du Sud-Ouest (CCLIN). Sur 109 établissements passés au crible : 24 très bons élèves et 19 épinglés pour leur manque d'organisation ou leur faible performance.

« Les critères de l'enquête ne prennent même pas en compte les efforts que nous faisons, c'est aberrant ! » s'insurge Jihad Fawaz, directeur de la clinique Saint Antoine de Padoue de Bordeaux, exclue du classement. Les palmarès n'ont pas fini de faire débat.

A. B. et J. D.

Rock'n'RU

Le groupe Hangar fait la tournée des restos universitaires de Bordeaux cette semaine. Entre le fromage et le dessert, une belle occasion de se faire connaître.

« On aime ce genre d'expériences farfelues. C'est un plaisir de jouer dans des endroits atypiques, comme un restaurant universitaire. » Antonin, chanteur et guitariste du groupe Hangar, ne semble pas plus impressionné que ça à l'idée de jouer devant des dizaines d'étudiants attablés.

L'association Allez les filles l'a récemment contacté pour faire la tournée des "RU" de Bordeaux pendant une semaine. Il n'a pas hésité. Lundi dernier, les musiciens de Hangar démarraient donc, bille en tête, cette tournée au "RU" des Capucins. « L'idée, c'était de leur permettre de promouvoir, tout au long de la semaine, un concert qu'ils vont donner à la Mac sur le campus de l'université », explique Francis Vidal, l'éminence grise d'Allez les Filles.



Les rockers de Hangar ont animé le resta U des Capucins, en début de semaine. Photo B. B.

C'est la troisième année qu'une telle opération est mise en place, en partenariat avec le Crous. Lors des éditions précédentes, plusieurs groupes se partageaient l'affiche. Les organisateurs ont préféré, cette année, donner sa chance à une seule formation. « C'est un bon tremplin. J'ai pensé à Hangar, car ce sont des musiciens talentueux avec qui on travaille depuis longtemps », poursuit Francis Vidal.

« J'étais sous le charme »

Les usagers des "RU" de Bordeaux ont ainsi pu découvrir une partie du répertoire de cette bande d'énergiques rockers, fortement marqués par les Rolling Stones. Du rock au resta U ? « C'est très sympa. Même si le son était un peu fort, au moins, c'était vivant ! », s'exclame Agathe, qui est venue reprendre des forces au Cap'U avec quelques copines. Un peu plus loin, Emmanuel n'a pas été gêné par le son pour discuter avec ses amis : « On ne voulait plus parler. On se tournait tous vers le groupe pour écouter, sourit-il. J'étais sous le charme. Je ne connaissais ce groupe que de nom, du coup, je suis content d'avoir enfin pu les découvrir... »

Béatrice Bochet et Gabriel Pereira

Hangar se produira sur la scène de la Mac (campus), jeudi 29 janvier, avec The Wackies. 21 h. Entrée : 4 euros.

> Antonin, du groupe Hangar, présente son groupe et chante « La Vie en V.O. » sur www.imprimatur.fr

Attention, peinture fraîche !

Entre le Grand Théâtre et le quartier des Chartrons, la galerie DX vient de voir le jour. Sa responsable Kalanne Bonfanti revient sur l'ouverture de ce nouvel espace dédié à l'art contemporain.

Votre première exposition met en lumière le travail de Richard Texier...

C'est un artiste qui peut plaire à beaucoup. Il désire recréer le monde et l'univers sur ses toiles, en jonglant avec les techniques. Les couleurs sont douces. Les gestes sont amples. Au contraire de certains artistes contemporains, il ne joue pas la provocation. Son travail est dénué de violence et délivre un message serein. J'ai eu le privilège de visiter son atelier, à l'île de Ré. Pénétrer l'espace d'un tel artiste est fabuleux.

En exposant des artistes contemporains, vous n'avez pas peur de marcher sur les plates-bandes du CAPC ?

Nous sommes proches d'eux géographiquement, mais on n'exposera jamais les mêmes artistes. Nous n'avons pas les mêmes choix artistiques : nous sommes plus orientés classique alors que



« Richard Texier n'est pas provoc ». De ses oeuvres, se dégage une sérénité affirme Kalanne Bonfanti. Photo L.C.

le CAPC préfère le conceptuel. Pour l'instant, nous choisissons des artistes que nous aimons, connus dans le milieu. Nous avons besoin d'imposer notre empreinte avant de présenter de jeunes artistes méconnus.

Qu'est-ce qui a motivé l'ouverture de cette nouvelle galerie d'art ?

Le projet s'est monté avec un groupe d'amateurs d'art qui sont les propriétaires de la galerie. Comme ils sont collectionneurs, ils voulaient exposer des artistes qu'ils suivent depuis longtemps. Et puis, grâce à des initiatives privées comme celle-ci, on offre une place plus grande à la culture,

ici, à Bordeaux. Cela s'adresse autant à un public non-averti qu'à des collectionneurs qui achèteront les œuvres et feront vivre la galerie. J'ai envie d'avoir un lieu accessible où les gens entrent très facilement. Pour cela, je compte organiser des événements ici, comme des dîners. Je l'ai déjà expérimenté avant, et c'est amusant de voir que les gens s'approprient le lieu. Ça désacralise le rôle muséographique de la galerie.

Propos recueillis par Lucile Chevalier et Julie Rasplus

Artyfacts : musique pop et cheveux longs

Produits par le label Bordeaux Rock, ces teenagers étonnent par leur maturité et leur classe. Sur leur premier album, sorti fin 2008, les fantômes des Beatles côtoient ceux des Buzzcocks et de Bruce Springsteen.

Réunis il y a un peu plus d'un an, les très jeunes membres de The Artyfacts (18 ans de moyenne d'âge) surclassent leurs pairs avec une étonnante décontraction. Et commencent à faire sérieusement parler d'eux : *Télérama*, les *Inrocks* ou encore *Rock & Folk* leur ont consacré des articles gorgés de superlatifs. Depuis la sortie de leur premier album, fin 2008, leurs concerts déclenchent presque systématiquement des scènes d'hystérie. « *Encore un groupe teenage-rock traumatisé par Pete Doherty* », objecteront les esprits chacuns. Nullement. Les jeunes loups de The Artyfacts se situent déjà bien au-dessus de la mêlée.

Qui peut les arrêter ?

Il faut dire que ces petits génies maîtrisent l'art de trousseur des mini-symphonies pop. Dès l'ouverture de leur premier album, intitulé « *Maybe*

Everything That Dies Someday Comes Back », impossible de ne pas être soufflé par « *Nebraska city* », un hymne en forme de clin d'œil à Bruce Springsteen. Un tambourin dégingué, une voix nonchalante, des guitares vintage comme s'il en pleuvait... Et puis ce refrain, qui vous colle aux tympans. Tandis que les ballades « *On a Carousel* » et « *Anyway* » lorgnent du côté des Smiths, de Blur et des Zombies, le brûlot « *Chelsea Motel* » est joué pied au plancher, un pistolet sur la tempe. « *I shot my baby* », hurle le chanteur sur « *Rory Gallagher, I Love You But You're Bringing Me Down* », avant de calmer le jeu autour d'un piano sur « *Yellow River* ».

Qui peut arrêter The Artyfacts ? Les jeunes Bordelais écument déjà les clubs de France, et ils étaient attendus de pied ferme, la semaine dernière, au festival Bordeaux Rock. Pas de chance pour les fans bordelais, le groupe a annulé. Le chanteur s'est blessé à Paris en chutant d'une poubelle, alors qu'il jouait de la guitare à l'attention de ses admirateurs ! La rançon du succès, en quelque sorte.

Gabriel Pereira

● coups de gueule



Jouons à un petit jeu rigolo. Recensons le nombre de crottes de chien dans la ville de Bordeaux. Compteront celles qui sont complètement écrasées, étalées sur la chaussée ou le trottoir, les vieilles, les récentes, claires ou foncées, dures ou molles, petites et grandes. Travail herculéen. Et pour cause, les services municipaux ramassent 30 tonnes de déchets canins par an. Un acharnement vain : ces charmantes petites choses semblent pousser sur le bitume comme le liseron dans les jardins.

Impossible d'admirer la ville, il faut garder l'oeil rivé sur ses pieds sous peine de sentir le sol s'enfoncer anormalement. Suivra le juron de circonstance : « *Et m...e !!!!* » Une autre option s'offre à vous, comme Paul West le héros de Stephen Clark dans *A year in the merde*, recouvrir vos chaussures de sacs poubelles avant chaque expédition bordelaise. Peu esthétique, mais pratique !

Les Bordelais se caractériseraient-ils par leur indifférence au bien-être d'autrui ? Pas sûr. On peut apercevoir ici où là des promeneurs ramasser la grosse commission de leur chien. Il existe donc des habitants qui veulent préserver leurs trottoirs des déjections. A l'image du comité anti-caca, né en 2008. Il recueille les témoignages des Bordelais, réalise des mini-reportages photo, a créé l'indice journalier du nombre de crottes abandonnées, incite à harceler le service propreté de notre chère mairie. Après tout, le premier citoyen de notre ville n'a-t-il pas dit « *Une merde de chien peut faire perdre une élection* » ?..

Béatrice Bochet

<http://comiteanticacabx.jimdo.com>

Bordeaux « in the merde »

Un coprésident optimiste

Angoulême 2009

Charles Berberian évoque son expérience de coprésident de l'édition 2009 du Festival de la bd d'Angoulême.

Imprimatur : Etes-vous séduit par la présélection de cette année ?

Charles Berberian : Ce qui est intéressant, c'est qu'il y a à lire pour tout le monde. Cette présélection est assez éclectique, non seulement dans son fond mais aussi dans sa forme. Tous les formats sont représentés : grands, petits, livres épais et maigres, noir et blanc et couleur. On trouve des livres d'aventure, des bandes dessinées documentaires, ou qui parlent de musique... C'est une bonne proposition de lecture, autant pour les néophytes que pour les connaisseurs. Ils peuvent piocher le livre qui leur fait envie, et à mon avis, ils ne risquent pas d'être déçus !

Vous êtes coprésident du festival, quelles sont vos missions ?

En tant que membres du jury, Philippe Dupuy et moi avons 56 livres à lire. La difficulté va être de ramener cette liste à six essentiels. Ce n'est pas une mince affaire, mais pas une punition non plus puisque pas mal de bons livres sont parus cette année. Nous remettons le prix « *Patrimoine* », qui récompense un album sauvé de l'oubli et ramené à notre époque alors qu'il a été publié il y a longtemps. Mais la partie la plus délicate de notre rôle est la remise du prix « *Révélation* ». Faire un choix est un jeu cruel.



Dupuy (à gauche) et Berberian (à droite) dédicacent leurs bd à la Fnac de Bordeaux. Photo M. S.

Selon vous, quels sont les atouts du festival ?

Il tend plus vers le culturel que vers la foire commerciale, même si l'aspect grande librairie n'est pas négligeable et très intéressant. Des libraires du monde entier viennent présenter des œuvres, c'est l'occasion d'acheter des livres que l'on a du mal à trouver ailleurs. De plus, à Angoulême, il y a plein de palliatifs à l'exercice un peu laborieux de la dédicace : des activités culturelles, des rencontres avec les dessinateurs et des expositions. Ces rencontres avec le public sont des moments

ouverts à la communication qui permettent de voir les auteurs dessiner dans d'autres conditions que la simple séance de dédicace. Parce que, vous voyez, si on dessine, on ne peut pas discuter et si on discute on ne peut pas dessiner.

Propos recueillis par Marion Chantreau et Marine Scherer

> Écoutez toute l'interview sur imprimatur.fr

Le Festival a les bulles

La 36^e édition du Festival de la bd d'Angoulême débute le 29 janvier. A priori, pas de changement radical. Pourtant les critiques se multiplient.

La blogosphère enrage. Depuis quelques années, les bédéphiles dénoncent les travers du festival de bd le plus cher de France (l'entrée est tout de même à 13 euros) : snobisme de la sélection, pipolisation, manque de renouveau. Les titres chocs fleurissent sur la toile : « *Mais qui va encore à Angoulême?* », « *Des bulles mais pas de champagne* ». Et jusque là, leur voix n'a pas été entendue.

En 2004, le très tendance Joann Sfar adressait une lettre ouverte pour le moins cinglante aux jurés du festival : « *Faire découvrir des livres difficiles, c'est bien, faire les malins, c'est minable (...). Votre sélection n'est pas pointue, elle est snob.* » Une accusation plutôt osée pour celui qui a été primé la même année, et pourtant, rien n'a changé.

L'année suivante, dans un style plus people, les élèves de la Star Ac' avaient envahi le festival avec les éditions du Soleil, et piqué la vedette aux dessinateurs. Là encore, les éditeurs avaient eu du mal à avaler la pilule, même après avoir été remboursés à hauteur de 500 euros.

Ces derniers devraient prendre plus de risques à partir de 2010, paraît-il. Pour l'instant, ils ont le nez dans leurs feuilles de comptes plus que dans leur sélection. L'annonce de la fin des subventions par le ministère de la Jeunesse et des Sports a jeté comme un froid.

Côté pratique, la présidence de Dupuy et Berberian ne devrait pas offrir d'innovation majeure. Le festival semble se reposer sur ses lauriers, dans un secteur qui ne connaît pas la crise, pour l'instant du moins. Les professionnels de la bd n'ont pas constaté de baisse des ventes en 2008, bien au contraire, mais les prévisions pour l'avenir sont plus moroses. Peut-être enfin l'occasion pour le Festival de faire peau neuve.

Pauline de Saint Remy



Angoulême est connue pour ses peintures murales aux couleurs de la bd. Photo E. R. R.

Tintin au-delà des controverses

La star du dessinateur belge Hergé a fêté ses 80 ans le 10 janvier 2009. Le jeune reporter continue de séduire des millions de lecteurs malgré les polémiques qui l'entourent.

Tintin a 80 ans et malgré le succès, le personnage et son créateur font l'objet de polémiques récurrentes depuis les années 1970 : communisme, colonialisme, misogynie, antisémitisme... La plus récente émane d'un article de Matthew Paris paru dans le *Times* : « *Of course, Tintin's gay. Ask Snowy* » (traduisez : « *Bien sûr Tintin est gay. Demandez à Milou* »). Selon l'auteur, Tintin serait homosexuel et Milou le seul hétérosexuel de la bd. Cependant, Jérôme Dufort, président de l'association tintinophile de Bordeaux les Pêlicans noirs, conteste l'information, selon lui totalement anachronique : « *Entre 1930 et 1965 le sexe et l'amour étaient des sujets tabous. Le contexte moral de l'époque interdisait d'en parler. C'est une rumeur sans aucun intérêt* ». Il ajoute qu'« *une censure sévère s'appliquait dans les journaux pour la jeunesse, aucun album ne pouvait traiter de sexe ou d'argent* ». Une explication possible à

la chasteté du reporter. Encore que... Le dernier album de Tintin paraît en 1976. Pourquoi n'a-t-il alors pas profité de la libération sexuelle de Mai 68 ?

Les secrets de la longévité

Le 10 janvier 1929, Tintin et Milou apparaissent pour la première fois au pied d'un wagon en partance pour Berlin, étape initiale de leur périple en URSS. Un an plus tard paraît un premier album, *Tintin au pays des Soviets*, et l'adhésion du public est immédiate.

Le reporter du journal *Le Petit vingtième* entraîne les lecteurs dans d'innombrables aventures, vingt-quatre à ce jour. Ces voyages représentent une ouverture extraordinaire sur le monde pour la jeune génération, et la découverte de pays lointains nourrit l'imaginaire des enfants. Jérôme Dufort raconte : « *La lecture des albums de Tin-*

tin a fait découvrir beaucoup de choses que l'on ignorait à l'époque où Internet n'existait pas encore ». Il évoque par exemple l'éclairage que la bd apporte sur la conquête spatiale : « *Tintin a tout de même marché sur la Lune en 1954, soit quinze ans avant Neil Armstrong* ». Sur ce point, Hergé peut être considéré comme un visionnaire, de nombreux détails de l'album étant similaires à la réalité du premier vol spatial.

La qualité des dessins et des scénarios font de Tintin un chef-d'œuvre de la bande dessinée. « *Le graphisme est simple et aéré, le trait précis et les décors sont réalistes* » explique Jérôme Dufort.

Petit à petit, le reporter solitaire s'entoure de compagnons attachants : Le capitaine Haddock, Le professeur Tournesol, Les Dupond et Dupont, qui participent aussi à la réussite de la bande dessinée. Alors que Tintin ne présente pas de traits physiques ou psychologiques particuliers, des personnages secondaires hauts en couleur donnent du relief à l'histoire.

Le héros d'Hergé et ses acolytes sont d'ailleurs sur le point de s'américaniser. Les cinéastes Steven Spielberg et Peter Jackson commencent bientôt le tournage d'une trilogie consacrée au globe trotter, dont le premier volet est prévu pour 2010. L'occasion pour Tintin de se lancer dans une nouvelle aventure.

Marion Chantreau et Marine Scherer

Les dates-clés

Le 22 mai 1907, naissance de Georges Remi ou Hergé à Bruxelles.

Le 10 janvier 1929, Tintin et Milou font leur première apparition dans *Le Petit Vingtième*, supplément hebdomadaire d'un quotidien ultra catholique bruxellois, *Le Vingtième Siècle*.

En 1930, premier album : *Tintin chez les Soviets*.

En 1946, publication du premier numéro du Journal *Tintin*.

En 1950, Hergé fonde les Studios Hergé.

En 1976, parution de la dernière aventure de Tintin : *Tintin et les Picaros*.

Le 3 mars 1983, Hergé meurt à l'âge de 76 ans.

MARJANE SATRAPI ? C'EST PAS TRES FRANÇAIS TOUT ÇA...



TINTIN ET LA NOUVELLE GENERATION

La nouvelle bd : une formule qui fait vendre

Représentée par des auteurs comme Marjane Satrapi et David B., la "nouvelle" bd devient tendance. Analyse d'un succès à haute valeur pécuniaire.

Sous la coupe de la maison d'édition L'Association, la bd française se renouvelle. Le format change. Les couleurs disparaissent. Le lecteur se retrouve alors avec un objet en noir et blanc d'un genre renouvelé. *Persépolis* en est l'exemple le plus probant. Cette autobiographie d'une Iranienne expatriée est loin des standards. Le dessin est mis en avant. Le style est cinglant. Elle est dans la lignée de ce que les adeptes appellent « *la bd indépendante* ».

Mais en fait qu'y a-t-il de nouveau dans ce que propose cette génération d'auteurs ? Pas grand-chose. Bien avant eux, Hugo Pratt proposait une façon originale de dessiner et de raconter une histoire. Dans les années 70, les revues comme *Fluide Glacial* et *Pilote* apportaient un style révo-

lutionnaire. *Maus*, de l'Américain Art Spiegelman, décrivait déjà avec originalité la Shoah en la transcrivant dans un monde de souris. Il n'y a donc pas de nouvelle vague. L'Association a seulement réussi à populariser la bd indépendante aux yeux du grand public.

Succès il y a. Les grosses maisons d'édition l'ont bien compris. Après des ventes en hausse et une adaptation au cinéma de *Persépolis*, les cadors ont ouvert leurs propres maisons d'édition alternatives. Poisson pilote pour Dargaud, Expresso pour Dupuis et Graphic chez Denoël mangent peu à peu des parts du marché réservé aux indépendants. Les auteurs tendances sont quant à eux intégrés au mouvement. Dupuy et Berbérian, Joann Sfar et Lewis Trondheim vendent leurs talents "underground" aux éditeurs à gros budget. La récupération semble inévitable. Être un auteur indépendant devient vendeur de nos jours.

Benoît Renaudin



Autre auteur "indépendant", Manu Larcenet est édité chez "Poisson Pilote" pour la série "Le Combat ordinaire".

Dites « Fleubeuleube »

Marianne Mafféis est responsable de la librairie « Le feu rouge » à Poitiers. Une boutique créée en 2002 par la maison d'édition indépendante FLBLB

« *Dans nos bd, vous ne trouverez pas des super héros, ou alors c'est qu'ils se cassent la figure !* », plaisante Marianne Mafféis. Sa boutique est la vitrine des productions de l'association « Le feu rouge – Editions FLBLB – Poitiers ». Cette maison d'édition n'hésite pas à aborder des sujets trop souvent laissés de côté par les grands groupes éditoriaux. Comme par exemple la vie quotidienne. Les lecteurs se reconnaissent dans ces anti-héros, aux antipodes des Astérix, Tintin et autres Spirou. « *Nos bd sont plus concrètes, plus proches des gens* ». Par conséquent, les clients de la librairie sont assez loin du stéréotype des mordus de bd. Ici, libraire et éditeur n'ont pas qu'une relation commerciale. Les deux travaillent ensemble pour débusquer de nouveaux talents et proposer au public des livres différents. Ils refusent de considérer le livre comme un pur produit commercial. Une philosophie qui peut paraître cliché mais sur laquelle ils ont fondé leur ligne éditoriale. « *Nous préférons le terme éditeurs en création pour définir notre métier* », insiste Marianne Mafféis. D'après elle, la quasi absence de contrainte financière permet aux petits éditeurs de jouir d'une plus grande liberté artistique. « *Que ce soit en*



Marianne Mafféis présente *La Conquête de Mars*, le nouvel album phare des éditions FLBLB. Photo E. R.

livres illustrés ou en bande dessinée, nos publications sont plus engagées ». FLBLB a notamment publié l'année dernière la série "Petite histoire des colonies françaises" dans laquelle le duo Grégory Jarry et Otto T. revisitent un passé colonial français pas toujours reluisant.

Marianne Mafféis se réjouit d'entendre de plus en plus de Poitevins prononcer correctement « *fleubeuleube* ». Un détail qui atteste du succès de l'association.

Elise Roulet Renoleau

2009, l'année de l'espace

50 ans de conquête spatiale retracés dans une visite d'une heure, c'est le pari de Cosmomania, exposition présentée à Cap Sciences.

Du mobilier en formica, des teintes orange criardes et un papier peint aux motifs géométriques. Nous sommes en 1979, dans un salon, quelque part en France. Le poste de télévision diffuse les images du lancement de la première fusée Ariane. Un peu plus loin, installé dans un salon soviétique de 1961 entièrement reconstitué, on assiste au premier vol d'un homme dans l'espace. Place maintenant aux premiers pas sur la lune, vus depuis une cuisine américaine de 1969.

Le concept de l'exposition est simple : pour attirer les visiteurs vers le monde de la science, tous les moyens sont bons. A chaque fait marquant de l'histoire de l'espace, corres-

pond une "bulle" reproduisant dans le détail l'atmosphère de l'époque. Les grands se rappellent avec nostalgie leur enfance tandis que les petits restent bouche-bée devant le premier ordinateur Apple. Pendant que les parents s'ébahissent en revoyant les objets de leur jeunesse, Cosmomania s'occupe des enfants. Des ateliers leur sont réservés. « *Comment un astronaute se coupe-t-il les cheveux ?* » est une des questions existentielles auxquelles les enfants sont invités à répondre, mais la bonne réponse viendra de la bouche d'un parent : « *avec une bouche aspirante* ».

2057, l'odyssée de Mars
Retour en 1957, point de départ de l'exposition. Spoutnik est le premier engin à quitter le berceau terrestre. Puis il s'agit de voyager dans l'immensité du système solaire. Que les adultes se préparent à un choc terrible. Pluton n'est plus un astre majeur. Il est désormais relégué au rang de planète naine, voire de simple astéroïde. On y apprend également qu'il fait -230° sur Uranus et que le jour y dure six mois. Peut-être les enfants feront-ils partie du voyage sur Mars en 2057, qui nous est présenté en fin d'exposition ? Si, en 1969, Kubrick proposait son *2001 : l'odyssée de l'espace*,

Cosmomania nous fait son 2057 : l'Odyssée de Mars. Dans une capsule censée représenter nos intérieurs dans ce futur plus si lointain, on assiste, en direct de Mars, à la découverte d'un point d'eau. Moment historique, cent ans après Spoutnik.

Kaël Serreri et Clemence pierre

Exposition Cosmomania – L'incroyable aventure de l'espace. Jusqu'au 1er mars à Cap Sciences, Hangar 20, Quai de Bacalan, 33300 Bordeaux
Tarif : 5,50 euros. Tram B Bassins à flot.



Pour continuer

Déclarée année mondiale de l'astronomie par l'Unesco, 2009 célébrera le 400^e anniversaire des premières observations faites avec une lunette astronomique par Galilée. Plusieurs manifestations sont prévues pour l'occasion.

1^{er} février : Cap Science propose un après-midi "La tête dans les étoiles". Au programme, conférences et débats, et diffusion de documentaires au Café de la Science. L'occasion de revenir sur différents thèmes relatifs à l'astronomie.

7 février : La Société astronomique de Bordeaux (SAB) organise un atelier d'initiation à l'observation nocturne et à l'imagerie astronomique. Sur les quais entre les hangars 14 et 15, de 20 h à 23 h, les participants pourront observer la lune et Vénus, entre autres, et se sensibiliser aux techniques d'acquisition.

BORDEAUX
05 56 01 07 07
www.cap-sciences.net

> Retrouvez le reportage vidéo de l'exposition sur imprimatur.fr



« Nos procès sont publics mais personne n'en profite »



cette image est largement véhiculée par le biais des séries télévisées, le plus souvent américaines, qui offrent une vision d'un système judiciaire différent du système français. On se rend compte que beaucoup de Français ont une image mentale de la justice qui est celle de la justice américaine. Lorsqu'ils ont affaire à la justice française, celle-ci ne fonctionne pas comme ils l'attendaient.

La justice française souffre donc d'un déficit de publicité...

Oui. Alors que l'image est aujourd'hui partout, la justice, elle, est justement très peu mise en images. Les magistrats sont bien filmés sur les marches des palais de justice, mais de l'intérieur du tribunal, il ne sort que quelques dessins d'audiences, et encore, cette pratique elle-même se raréfie. Ce n'est pas du tout représentatif de la justice française ! Nos procès sont publics ! Les gens sont libres d'entrer dans les tribunaux ! Même si personne n'en profite...

Vous plébiscitez un rapprochement entre la justice et le public. Doit-il nécessairement passer par l'image ?

L'image est globale. Elle transporte beaucoup plus d'informations à la seconde que tout autre média. Elle a cette faculté de capter le spectateur et surtout de le marquer. Les gens sont fatigués et paresseux ; les séries télévisées sont l'outil idéal pour combler leurs lacunes sur leur système judiciaire sans les faire fuir.

Pourquoi les séries françaises font-elles si pâle figure face aux séries US ?

Tout le monde vous dira que le système français (inquisitoire) ne se prête pas aussi bien à la fic-

tion que le système américain (accusatoire). Le système français serait, dit-on, moins théâtral. Je pense que c'est faux : la justice française peut tout aussi bien être dramatisée. Mais le fait est que, de manière générale, les Français ont du mal à présenter la justice autrement que comme quelque chose de sérieux et ennuyeux.

Les documentaires ne peuvent-ils pas aussi bien remplir ce rôle de décryptage de la justice que les séries ?

Avec les documentaires, on ne fait que prêcher des convaincus. Ceux qui regardent sont ceux qui s'intéressent déjà au sujet. Au-delà de ça, l'énorme avantage des séries est qu'elles ne nuisent à personne. Elles sont souvent inspirées de faits réels mais les personnages et les situations sont fictifs. Les séries s'affranchissent donc de toute la question du droit à l'oubli. Autre écueil du genre documentaire, son côté sensationnel. On prend toujours les cas les plus sordides, les affaires minables, où celles qui impliquent les puissants. Or, la justice nous concerne tous, elle ne se limite pas aux dealers et aux grands patrons malhonnêtes. Les documentaires ont enfin tendance à se focaliser sur les erreurs du système, dénonçant une justice qui punit des innocents, comme lors du procès d'Outreau. Une série, au contraire, permet de mettre en images la justice de tous les jours. Par sa durée, son rythme, elle peut décrire le système dans son entièreté, façonner des personnages complexes, et traiter les questions de justice les plus sophistiquées.

Propos recueillis par Olivier Moizan

Conférence « Le défi de la démocratie d'opinion ». Ecole nationale de la Magistrature. Mardi 3 février, 18 heures

Yes Igor veut faire la peau à sa guitare

Les cinq membres de Yes Igor ont des comptes à régler... avec la guitare. Tout un programme.

« *Le spectacle ? C'est une belle pièce de musique pour esprit grincheux* », explique Monsieur Gadou, porte-parole improvisé du groupe bordelais. Grand quadra aux cheveux grisonnants en bataille, Monsieur Gadou est guitariste. Il peaufine, sourit aux lèvres, son discours à l'intention des médias, mais il sera difficile, au final, d'en savoir davantage sur le contenu du concert. On saura simplement qu'il existe deux façons de lutter contre la guitare. Soit la frapper, soit la ridiculiser. Et le spectacle d'oser des allusions grotesques à quelques guitaristes tristement connus pour aimer casser leur instru-

ment. Là-dessus, à chacun d'imaginer. « *C'est une vraie expérience à vivre* », souligne juste Isabelle Jelen, bonnet rouge, seule élément féminin du groupe. Un indice tout de même : il n'y a pas de mise à mort !

Alors, pourquoi malmenier la guitare ? « *Parce que ça coûte moins cher que d'aller chez le psy* », s'exclame le musicien. Selon lui, il semblerait en effet que le traumatisme vienne de loin. Tout instrumentiste qui commencerait à jouer petit garderait toujours une forme de rancœur envers son instrument, même en décidant par la suite d'en faire son gagne-pain. Un problème bien difficile à résoudre auquel vient s'ajouter l'objet de tous les drames : la guitare elle-même, dont le sort a fait une cible de choix. Monsieur Gadou est navré. « *C'est ridicule tout ce qui se passe*



avec elle, on la retrouve même représentée sur les petites culottes ! » D'un ton scandalisé, il appuie là où ça fait mal : « *Tous ces mecs qui se regardent dans la glace avec elle, ce n'est pas possible. Il faut que ça s'arrête.* » Monsieur Gadou, Dominique Pichon, Isabelle Jelen, Pierre Lachaud et Bruno Lahontaa, guitaristes et plasticiens, ont donc trouvé une solution : lutter contre l'image de la guitare qui, finalement, l'éloigne de la musique.

Cathleen Bonnin

Concerts les 30 et 31 janvier 2009 à 20 h 30 au TNT manufacture de chaussures, 226 boulevard Albert-Premier, 33800 Bordeaux. Tél. 05 56 85 82 81

www.letnt.com
www.myspace.com/yesigor

● photo de la semaine



Poitiers, le samedi 17 janvier, une des nombreuses manifestations de soutien aux habitants de la bande de Gaza. Amnesty International a demandé à l'Organisation des Nations unies de diligenter une enquête internationale sur les crimes commis par les deux camps lors du conflit. Une délégation d'Amnesty International dirigée par Donatella Rovera enquête actuellement sur l'utilisation prohibée de bombes au phosphore par l'armée israélienne. Photo Elise Rouillet Renolleau